

LE CHRIST DE CHARLES-QUINT.

IMPRESSIONS.

J'ai vu en Europe un crucifix en ivoire sculpté par un artiste inconnu, et appelé "le Christ de Charles-Quint;" c'est le plus beau travail qu'il m'ait jamais été donné de contempler.

Le christ va mourir; sa tête se lève vers le ciel où ses yeux jettent encore un regard; sa bouche prononce les dernières paroles: *Consummatum est*. Des stries de sang sillonnent le corps dans toute sa longueur, mais rien ne conduit au dégoût ni à la terreur. Il y a pourtant dans cette représentation, des détails d'une épouvantable vérité. Le sang coagulé aux genoux et aux mains, est rendu par des rubis plats et mats ayant l'aspect d'une callosité sanglante qui touche au réalisme le plus brutal. On serait tenté de reprocher ce genre de détails à l'artiste, si la perfection et l'harmonie de l'ensemble ne disait à l'avance que cette critique ne saurait être fondée. Il est évident que la supériorité du génie de l'auteur de ce Christ s'impose solennellement à notre raison, comme ces suprêmes arguments qui, dans la nature, forcent l'homme à s'incliner et à admirer. Je dirai plus: il n'y a qu'un saint à qui il a pu être donné d'entrevoir à ce point le divin modèle et de l'exprimer ainsi: le génie et la foi se sont unis dans un sublime élan et ont produit une œuvre qui est presque un miracle.

Dieu seul.

Jour à jamais béni, jour heureux de ma vie,
Où l'image du christ apparut à mes yeux!
Reste, ô doux souvenir dans mon âme ravie,
Accompagne mes pas sur la route des cieux!

Quel génie, enfantant ce chef-d'œuvre admirable
De ce vivant ivoire a fait parler les traits?
Quel cœur a mesuré cet abîme insondable
De Jésus immolé lavant tous nos forfaits?

Son regard fut témoin du drame du calvaire,
Les yeux ont vu couler le sang de mon sauveur;
Une céleste extase, une pure lumière,
Lui dévoila Jésus et sa longue douleur.

Tu m'as tout retracé, sainte et divine Image,
Les tortures du corps, les tourments de l'amour;
Par toi j'ai tout compris; ta mort fut mon ouvrage;
Que ne puis-je à tes pieds expirer à mon tour!

Venez et contemplez le triple rang d'épines
Ceignant ce front royal, percant ce chef sacré,
Et son sang, se mêlant à ses larmes divines,
Implorant le pardon pour son frère égaré!

Qui donc nous redira le langage sublime
De son regard mourant et porté vers les cieux!
O céleste douceur! ô douloureux abîme,
Où l'amour de Jésus se révèle à mes yeux!

Oh! laisse-moi baiser sur ta face livide
Ces vestiges cruels d'un soufflet infamant;
Je ne m'abuse pas, c'est ma main déicide
Qui t'impléa, mon Dieu, cet odieux tourment.

Dans sa bouche entrouverte, ô langue desséchée,
Tu murmures encore: J'ai soif, soif de ton cœur.
Oui, ta brûlante soif ne peut être étanchée
Que par le repentir, les larmes du pécheur.

Toujours je la verrai cette épaule blessée,
Que déchira pour moi le fardeau de la croix;
Toujours je la verrai cette main transpercée,
Qui semble me bénir pour la dernière fois.

Ses muscles sont tendus, ses veines épuisées,
Le Prophète l'a dit: tous ses os sont comptés,
Ses membres sont meurtris, toutes ses chairs blessées,
Et le sang à longs flots coule de tous côtés.

Laisse-moi m'abreuver à cette source pure
Qui jaillit, ô Jésus, de ton cœur à l'oré,
Je veux, collant ma lèvre à ta large blessure,
Savourer à longs traits ce breuvage sacré.

Va donc, ô Dieu victime, où ton amour t'appelle,
Suljuger à la fois et l'orgueil et l'erreur,
Calmer le repentir, charmer le cœur fidèle,
Confondre dans tes bras le juste et le pécheur.

Mais en quittant ce toit, tu vois couler mes larmes,
Que ne puis-je, ô Jésus, te suivre pas à pas!
Te montrer en tous lieux et révéler tes charmes
À ce monde insensé qui ne te connaît pas.

Je ne te verrai plus, effigie adorable;
Mes regards attristés te chercheront en vain....
Mais non, tu m'as laissé l'empreinte ineffaçable
De ton image sainte, ô crucifix divin.

Partout tu m'apparais, partout je te contemple,
Ta croix, à mon réveil, se dresse devant moi,
Dans mon humble cellule et surtout dans le Temple
Où mon âme, ô mon Dieu, s'épanche devant toi.

Que j'expire à tes pieds, si jamais je t'oublie,
Si je ne vois tes traits jusqu'au dernier soupir.
Ah! du calice amer pour moi tu bus la lie,
Pour toi, mon doux Jésus, je veux vivre et mourir.

Pour moi sur cette terre il n'est plus qu'un délice:
Répondre à ton amour, partager ta douleur;
Loin de moi le plaisir: amour et sacrifice!
Tel est, ô Dieu souffrant, le seul cri de mon cœur.

Cloue à ta croix ce cœur, couronne-moi d'épines.
C'en est fait, mon Jésus, qui tout est consommé.
Mon Dieu, je me remets entre tes mains divines,
À toi seul j'appartiens, à toi j'ai tout donné.

Tout: mon âme et mon corps, oui tout, ma vie entière,
Les gouttes de mon sang, mon esprit et mon cœur,
Ma famille chérie, et mes sœurs et ma mère,
Et mes jours d'amertume et mes jours de bonheur.

Ah! donne-moi ta croix: c'est ma seule richesse,

C'est là tout mon trésor, ô sainte pauvreté,
Sur mon cœur défaillant que toujours je la presse
Pour te la rendre au jour de ton éternité.

LE SPIRITISME.

M. Des Mousseaux émet l'opinion que le spiritisme sera la religion de l'Antechrist.

Voici ce qu'il dit à ce sujet:

Nous nous sommes assez longtemps entretenus, et cependant d'une manière fort incomplète, dans ces pages, des merveilles que les Esprits de séduction savent opérer. Mais nos trois ouvrages spéciaux sur la magie, *indépendants l'un de l'autre*, et réalisant néanmoins le plan que tracent ces trois mots: *causes, moyens, effets*, laissent à désirer peu de choses de ce côté. Et cette précaution qui nous porte à démasquer une à une les ruses de l'ennemi, tout en signalant leurs conséquences désastreuses, n'est que trop essentielle, hélas! Car bientôt le temps va multiplier le nombre et l'éclat des prestiges spiritistes dont il rendra le torrent irrésistible, ainsi que l'ont proclamé nos saintes Ecritures. Et quel sera le résultat probable de cette immense et redoutable opération?—Ce sera, je me le figure, l'écllosion, l'établissement d'une croyance commode et nouvelle, d'une religion qui doit se fonder, grâce aux prestiges dont elle éblouira le monde, sur les ruines de tous les cultes vivants.

Nous verrons maître alors, du sein de ces merveilles, comme une nouvelle manière de religion universelle. Et pourquoi ne point l'appeler la religion des Ames, c'est-à-dire celle des Esprits? disons pour être plus clair celle des démons, ou, pour se mieux comprendre encore, la religion de l'Antechrist. Entre elle et le catholicisme, doit commencer, presque aussitôt son universelle explosion, c'est-à-dire au moment où elle percera la voûte de ces catacombes, la dernière lutte, le combat suprême, la grande bataille où tant de millions d'âmes, à demi chrétiennes, périront de la coupable mollesse et des langueurs de leur foi....

Que si le lecteur cherche à se rendre compte des progrès de cette religion nouvelle, je le prie d'ouvrir le sixième volume de l'ouvrage de M. Bizouard, et d'y lire les lignes suivantes:

"M. Allan Kardec, le grand pontife du spiritisme, et l'objet de la béate et enthousiaste admiration des membres de son Eglise, reçoit les communications de près de mille centres spiritistes sérieux, disséminés sur les divers points du globe; voilà ce qui le guide et ce qui le guidera. Voilà ce qui l'aide à saisir les principes sur lesquels la concordance entre certaines difficultés s'établit. Il voit, heure par heure, la coïncidence qu'ont entre elles ces révélations, faites à mots couverts. Elles ont passé souvent inaperçues, mais un jour ou l'autre on en sentira la gravité. De ce contrôle universel sortira l'unité du spiritisme, et l'anéantissement des doctrines contradictoires. Plairait-il à certains esprits de donner une doctrine contraire? plairait-il même à des gens malveillants d'inventer des révélations apocryphes? on demande ce que cela produirait devant des millions de voix venues de tous les points du globe. Rien donc ne peut arrêter la marche du spiritisme! On peut momentanément le troubler, mais en triompher, non, ni maintenant ni dans l'avenir."

M. Des Mousseaux explique ensuite comment l'Antechrist établira sa domination.

Il aura trop bien appris que le moyen de parvenir à ce règne d'universelle omnipotence, c'est de s'approprier l'âme du pauvre et de l'audacieux, en tournant leur volonté séduite contre la propriété, la famille et la religion. C'est donc là ce qu'il se hâtera d'entreprendre, ou plutôt de parfaire; et le socialisme ayant, sous son empire, accompli son triomphe, la voix de son peuple, —une sorte de suffrage universel,—le proclamera le maître du sol. Les propriétaires, graduellement courbés et accablés sous un joug impitoyable et intolérable de charges et d'impôts solliciteront alors, comme un moyen de s'exonérer et de vivre en paix, la faveur de passer à l'état de fermiers ou de tenanciers. Et selon son caprice ou ses intérêts, il expulsera les uns et acceptera les autres, tenant à la fois les hommes par la terre et la terre par les hommes.

Obéissant à des exigences analogues, le commerce, que les extrêmes de la liberté seront bientôt en voie de préparer, d'un bout à l'autre du monde, aux extrêmes de la servitude, le commerce tout entier, disons-nous, concentrera dans ses mains ou dans celles de ses gens ses trésors et ses ressorts. C'est à dire que cet homme, centre de toute adoration et de toute haine, possèdera toutes choses. Le nom de propriétaire aura péri; il n'y aura, dès lors, ni classes élevées, ni classes inférieures; il n'y aura ni pauvres, ni riches, ni petits, ni grands, si ce n'est ceux qu'il lui plaira de combler et d'élever autant que durera son caprice. Un clavier du plus implacable niveau représentera la société tout entière, chaque touche de ce clavecin révolutionnaire, s'élevant et s'abaissant au gré du maître, et sous le mouvement de ses doigts. C'est ce degré d'égalité dans l'abaissement que nous peignent, avec une prophétique énergie, les paroles littéralement véridiques de saint Jean: "Nul ne pourra plus acheter ni vendre sans la permission de la bête, et sans l'exhibition de son signe!"

Tenant à la fois en mains tous les fils de sa trame, l'Antechrist détruira, chemin faisant, toute religion, tout culte, excepté celui de sa personne; mais sa fureur hypocrite se déchaînera surtout contre la religion divine, contre le catholicisme, et bientôt il faudra que tous les temples lui soient dédiés, que tous les peuples unifiés brûlent leur encens en son honneur, que tous les hommes s'empressent d'élever leurs prières vers sa face ou vers celle de ses images. Car ses images, universelles sa présence, sueront le miracle, et le dragon de l'abîme, le démon du spiritisme les animant, elles parleront, elles feront entendre la parole de celui qu'elles représentent. Et qui ne leur obéira point, qui ne les adorera point sera mis à mort.

Accompagné de toute la puissance de Satan, cet impie, prodigant autour de lui les signes, les prodiges, les miracles de l'effet le plus trompeur, séduira donc tous ceux

que leur iniquité prédestine à la mort éternelle. Et quiconque n'observera point sa loi, quiconque ne s'assujétira pas à tenir pour bon et pour mauvais ce que ce monstre aura décrété bon ou mauvais sera coupable, et devra mourir.

Enfin, il consommera l'œuvre de sa tyrannie en détruisant la famille jusque dans sa souche et ses racines. Car la famille repose essentiellement sur le mariage légitime, c'est-à-dire sanctionné par la religion et la loi civile. Or, l'Antechrist mettra tout obstacle possible à cette indissoluble union, à cette union bénie de l'homme et de la femme. Les mariages ne seront, sous sa loi, que des unions de passage entre individus de sexes différents. Il en imposera le devoir, afin de pourvoir à la conservation de l'espèce; mais il les dissoudra selon son caprice, selon le vœu de quelque nouvel intérêt. Seul maître et seul éducateur des enfants procréés sous le jeu de ce vaste système de prostitution, il se proposera pour but d'anéantir toutes les traditions de la famille; et sa république réalisera, quant aux mariages, mais en les dépassant, les cyniques beautés de la république de Platon. Nul ne devra savoir, sous ce régime de fraternité Satanique, à quels parents il doit le jour, ou quels rejetons sont sortis de son sang. Nul ne devra connaître ni son père, ni sa mère; nul n'aura la joie d'embrasser ou de diriger ses propres enfants, et le rêve de fraternité révolutionnaire, si longtemps caressé, s'accomplira dans la loi de la plus bestiale égalité. Quant à la liberté, ce mot unique va la décrire: Tous devront reporter la somme totale de leurs affections sur le chef de l'Etat, qui leur tiendra lieu tout à la fois de père et de mère, de nourricier et d'éleveur, de monarque et de Dieu.

Et ne nous récrions point contre cette expression d'éleveur qui doit nous sembler si grossière; car les hommes, sous ce néfaste empire, ne formeront, à la lettre, qu'un immense troupeau dont chaque tête se verra marquer au signe de la bête.

Mais, après avoir jeté devant nous ces pensées, ne serait-il pas opportun de revenir et d'insister sur un point tout spécial, c'est à dire d'exposer avec une ampleur suffisante l'opinion toute formée déjà dans les régions savantes du catholicisme sur l'approche et les signes des temps qui sont en voie de nous amener l'Antechrist? Afin d'atteindre ce but, nous nous bornerons simplement à extraire quelques-uns des passages les plus remarquables de la *Civiltà Catholica*, cette revue éminente entre toutes par la qualité, par le nombre prodigieux de ses abonnés, et par la haute autorité de ses rédacteurs. Nous y ajouterons aussitôt quelques autres passages empruntés au commentaire important que M. Rupert crut devoir adresser au *Monde catholique*, en les plaçant à la suite même de cette publication.

Si l'on admet, dit la *Civiltà*, les calculs de Bellarmin qui établit que, d'après la véritable chronologie, le monde avait, de son temps, duré environ cinq mille six cents ans; et, si, à cette opinion, nous joignons l'autre qui est très-commune parmi les Pères, que ce monde ne doit pas durer plus de six mille ans, nous devrions dire que nous ne sommes pas très éloignés de la fin. Mais nous ne voulons pas nous engager dans cette question si épineuse de calculs chronologiques, et nous aimons mieux passer à pieds joints sur ces considérations.

Arrivant à des points d'une appréciation plus facile, il semble certain que les deux conditions qui doivent précéder le commencement de la dernière époque du monde sont suffisamment accomplies. Toutes les parties de la terre ont été suffisamment explorées, et il n'y a pas un recoin écarté où n'aient pénétré les apôtres de la foi de Jésus Christ. Nous pouvons répéter aujourd'hui, en langage non plus prophétique, mais historique: *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terra verba eorum*. La condition posée par le Christ: Cet Evangile sera prêché par toute la terre, peut bien être regardée comme remplie, ou du moins comme fort près de l'être. Reste donc à voir se réaliser l'état de chose qui doit suivre l'accomplissement de cette autre condition: *alors arrivera la consommation!*

.....Et quelque latitude que l'on veuille donner à ce mot *alors* (tunc), il faut bien dire, en face de l'universelle diffusion qui a été faite de l'Evangile, que les derniers jours du monde ne peuvent plus être très-éloignés.

LETTRE PARISIENNE.

PARIS, le 2 Juillet, 1873.

Après le "Roi des rois," le personnage dont s'occupent le plus les Français, est, en ce moment, M. Arthur Ranc. M. Ranc est un ex-membre de la Commune qui, grâce à la protection de M. Thiers, ne comparut pas avec ses collègues sur les bancs du conseil de guerre. Après le 24 mai, lorsque M. Thiers fut renversé par la majorité de la Chambre et remplacé par le maréchal MacMahon, le nouveau gouvernement s'empressa d'ordonner des poursuites contre M. Ranc. Si cet ex-communard est, comme on le croit, condamné à la déportation, ses gardiens feront bien de le surveiller de près. Déjà, sous l'Empire, transporté, pour délit politique, dans la colonie pénitentiaire de Lambessa, en Algérie, il réussit à se sauver.

Dès le premier jour de son arrivée dans cette colonie pénitentiaire, M. Ranc, qui était parvenu à soustraire une somme de 1500 frs. à toutes les perquisitions qu'il avait eu à subir pendant le trajet, M. Ranc chercha à s'échapper, et malgré l'extrême surveillance des sentinelles, il réussit à nouer des relations avec deux amis du dehors.

Ces relations bien établies, tout fut préparé pour la fuite.

Au jour fixé, les deux amis, costumés en Arabes, vinrent se fixer avec trois chevaux, derrière un petit bouquet de palmiers, situé à 300 mètres du camp. A une heure du matin, M. Ranc, trompant la vigilance des factionnaires, réussit à franchir les limites et rejoignit ses complices. En un clin d'œil, il revêtit un costume de scheik arabe, se coiffa d'un turban, sauta à cheval, et quoique mauvais cavalier, partit au grandissime galop. A deux ou trois